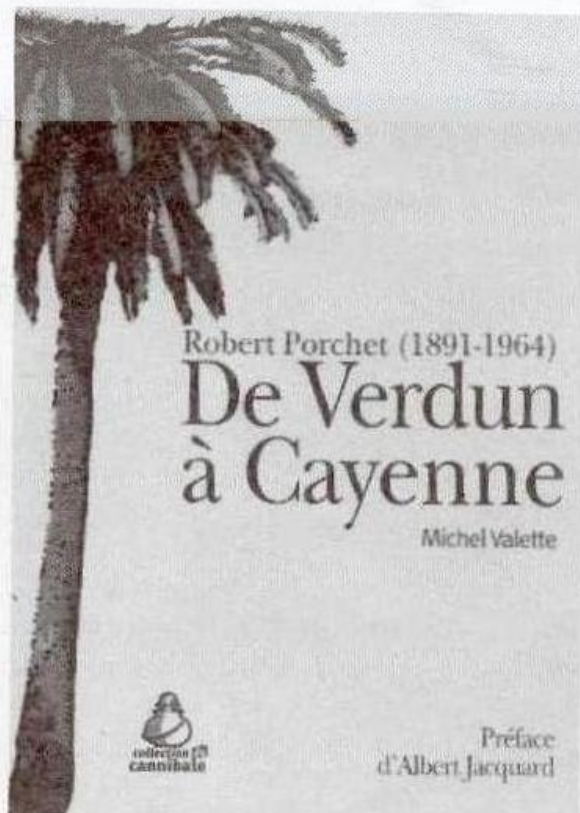


Chair à canon



FANTASSIN INCORPORÉ au 24^e R.I. en octobre 1911, Robert Porchet passera mille cent jours pour apprendre à en faire le moins possible en un maximum de temps. Face à l'injustice et à la violence des brimades militaires, il en impose par son sang froid. Garder sa dignité dans une caserne n'était pas un mince exploit. D'autant plus que le service de sa classe avait été prolongé d'un an, et que sa mobilisation continuera à la déclaration de la Première guerre mondiale.

Comment rester un homme face à la folle excitation patriotique? Prendre de la distance devant l'énorme manipulation, devenir un spectateur malheureux... La réponse ne peut être que personnelle.

Au front dès le 5 août 1914, son régiment va se diriger sur la Belgique. Baptême du diable le 22 août, entre Namur et Charleroi: 30 % des hommes y crèvent. Bien plus, si un lieutenant blessé n'avait pas ordonné la retraite.

Le 2^e classe Porchet réussit à ne pas tirer un seul coup de fusil. Mais, comme les munitions vont être vérifiées, il pointe son arme vers des rochers, afin de ne pas toucher un des frères d'en face.

Après avoir pratiqué le sport préféré de nos armées (la course à pieds devant l'avancée des troupes allemandes), il se retrouve à l'automne 1914, dans les tranchées de Craonne. Pataugeant dans la boue, la pluie et les explosions d'obus, il

René Burget

Désarmement unilatéral

Aucun progrès réel ne peut être accompli si l'on n'accepte pas de courir des risques. Le désarmement par l'exemple n'est pas dépourvu de risques. L'homme qui refuse le service militaire peut avoir à souffrir de son audace, et la nation qui prendra l'initiative de donner l'exemple du désarmement affrontera la possibilité de souffrir temporairement de sa hardiesse dans un certain avenir; mais le monde a épousé des risques, de terribles risques pour obtenir la sécurité par la guerre – et il a échoué. Le risque qu'il y a à entrer par la porte étroite est faible en comparaison.

H. Runham Brown

**Le livre de Michel Valette Robert Porchet
(1891–1964) De verdun à Cayenne, sera
présenté le Samedi 30 juin
à la librairie du Monde libertaire,
145, rue Amelot 75011 Paris**

assiste à d'inconcevables hécatombes pour quelques mètres de terrain.

Dès octobre, il a écho de soldats fusillés pour l'exemple, pris au hasard suivant le caprice du commandement, sous des prétextes futiles, tels des prétendues mutilations.

Le 24 décembre 1914, il témoigne des scènes et chants de fraternisation entre les tranchées « ennemies ».

Après les permissions, délivrées au compte goutte, tout se mélange dans la tête des soldats, révèle-t-il : « Si nous réussissons physiquement à tenir le coup, allons-nous pouvoir rester sains d'esprit? Ou bien, allons-nous à force de banaliser le meurtre et l'indifférence à la mort, perdre tout sens moral? Déjà, l'aumônier qui nous fait la messe ne cesse dans ses prêches de justifier nos crimes et trouve normal pour lui-même de monter à l'assaut à la baïonnette! Comment continuer à croire en Dieu dans ces conditions? »

Terreurs, écœurements, indignations, la honte explose davantage lors de l'offensive de 1915, en Champagne: « Grignotage » selon Foch, la division perd 800 hommes pour gagner 15 km! Porchet est félicité pour son attitude au combat (alors qu'il a toujours évité de tuer).

Hiver 1915, il plonge dans l'enfer des montagnes de cadavres à Verdun, où par -10°, le sol est dur comme du marbre: « C'est vrai, quelle différence y a-t-il entre ces rats et nous? Nous sommes terrés comme eux. Nous luttons comme eux pour survivre. Ah si! Une différence et une seule: ils sont mieux nourris que nous. »

En quelques jours, la division perd les deux tiers de ses effectifs. Après avoir testé les lance-flammes et les obus à gaz, il reçoit, en mai 1915, son premier masque à gaz.

Assiégé au Fort de Vaux, Porchet mène à bien une corvée d'eau décisive. Puis, il reste l'arme au pied dans le corps à corps insensé, au milieu de déchets humains en décomposition. Il perd conscience dans cet océan en putréfaction. Se retrouve dans une église transformée en hôpital du front, puis évacué dix jours, avec les quelques survivants, dans une ferme pour se « replumer ». Il reçoit des galons de caporal pour son courage.

Là, il réalise l'ampleur de la trahison de la République, qui les a transformés « en esclaves, en assassins, en sauvages à la fois cruels et pitoyables. »

Il atteste: « Quel honneur national peut légitimer le carnage, le charnier, les mutilations? La lâcheté dont nous avons fait preuve jusqu'ici en nous faisant les complices même passifs, de cette ignominie, nous paraît impardonnable. Notre devoir est de nous racheter. Cette désertion [...] il nous faut maintenant la préparer. »

Après un été de cavale, Porchet est arrêté par les gendarmes à la poste de Mâcon, où il cherchait son courrier. Le Conseil de guerre de Paris le condamne comme danger pour la société, le 17 octobre 1917, à quinze ans de travaux forcés.

Détenu six ans dans de terribles conditions à Thouars (Deux-Sèvres), il connaît ensuite les bagnes de Guyane pendant dix ans. Là il est hospitalisé, victime des structures d'exterminations militaristes de la Tertiaire. Luëur d'espoir, il bénéficiera pour sa libération du précieux soutien de l'Internationale des résistants à la guerre (l'IRG avait été créée en 1921, par quelques autres objecteurs de 14-18, dont H. Runham Brown [cf. le manifeste Paroles de paix, éditions du temps perdu, 71 pages, 8 euros]). L'IRG l'accueillera au Havre, en décembre 1933.

Il sera ensuite aux côtés de Louis Iecoin, de Roger Monclin, de Gérard Ieretur, d'Émile Véran et de tant d'anciens de la Patrie humaine (ancêtre du journal Union pacifiste), participant à toutes les actions pour faire reculer les guerres par la reconnaissance des objecteurs de conscience, de même qu'aux campagnes pour l'abolition des prisons. Tant il est vrai que le droit au refus de tuer et le droit à la liberté restent difficiles à dissocier pour émanciper les humains des sanglantes religions militaires et policières.

Robert Porchet déserte définitivement en 1964, terrassé par un cancer. Il repose au cimetière de Louhans (Saône-et-Loire).

L'Internationale

En 1928, déjà, 150 délégués de la triennale IRG, représentant une trentaine de pays, assemblés à Sonntagsberg (Autriche), précisaient que: « ce n'est pas essentiellement dans l'action des masses que nous plaçons notre espoir, mais dans la volonté individuelle et la détermination – si besoin est – d'être les premiers à désarmer complètement. »

En 1931, la triennale se tient à Lyon. Runham Brown ne s'imagine pas que l'IRG puisse rendre la guerre impossible; force lui est de constater que le monde est en régression dans sa résistance aux préparatifs militaires, qui ne cessent de croître. Il affirme, en pleine conscience de l'apparente absurdité de cette assertion, que l'on ne peut pas arrêter la guerre lorsqu'elle éclate: c'est avant qu'il faut agir.

« Combien de marches l'humanité devratt-elle gravir avant d'abolir la guerre, aussi bien économique que militaire, on ne peut le prévoir, mais les premières marches à gravir sont: le refus personnel, puis le refus massif, de participer à toute guerre: »

A l'IRG, « nous ne sommes pas une réunion d'individus qui veulent imposer leurs idées au reste du monde, au contraire nous voulons leur proposer de les faire comprendre, sans obliger personne à les subir et peut-être cette façon de faire n'accélère pas à suffisance le développement de notre mouvement. »

Notre lutte pour aider partout les déserteurs, insoumis ou objecteurs, partagée par Robert Porchet et Michel Valette, n'est pas dirigée contre des humains, mais contre des idées erronées, l'égoïsme, l'envie, l'ignorance. **R. B.**

